

LE PUBLICISTE.

OCTIDI 18 Messidor, an VIII.



Débats du parlement d'Angleterre sur la bataille de Maringo; discours de MM. Shéridan & Pitt à ce sujet. — Lettre du général en chef Moreau, contenant les détails d'une victoire complète remportée sur les Autrichiens. — Autre lettre du général Dessolles au ministre de la guerre. — Honneurs rendus au brave Latour-d'Auvergne. — Détails sur le séjour du premier consul à Lyon.

ANGLETERRE.

De Londres, le 1^{er} juillet (12 messidor).

Trois pour cent consolidés, pour leur ouverture, 65 $\frac{1}{8}$, 65.

— Trois pour cent impériaux, 62 $\frac{1}{8}$. — *Omnium*, 2 $\frac{1}{4}$, 2 $\frac{1}{2}$.

Il y a eu un mouvement très-sérieux au spectacle à Nottingham, à l'occasion du *God save the King*, qu'un parti a voulu empêcher l'orchestre de jouer. Trois officiers du détachement envoyé pour rétablir l'ordre, ont été grièvement blessés.

Le contre-amiral Pole a arboré son pavillon sur l'*Azincourt*, & se rend à Terre-Neuve, où une insurrection a éclaté parmi les troupes.

Il n'est nullement vrai qu'il soit arrivé ici quelqu'un de la part du consul Bonaparte.

Des lettres des États-Unis, d'une date récente, annoncent la destitution de M. Pickering, secrétaire d'état. Il étoit très-attaché aux intérêts de l'Angleterre. On regardoit sa destitution comme une espèce de sacrifice fait au parti qui desire la paix avec la France.

Chambre des communes. — Séance du 27 juin.

L'importance & l'intérêt des débats du parlement à la nouvelle de la bataille de Maringo, nous forcent d'y donner plus d'étendue que n'en comportent ordinairement les bornes de notre feuille. L'opposition étoit placée sur un champ bien favorable, & M. Shéridan en a très-habilement profité. Rien de plus pressant que ses attaques; ses coups semblent irrésistibles. On voit évidemment l'embaras de M. Pitt dans sa réponse, mais on ne peut nier qu'il n'ait montré, dans cette circonstance difficile, beaucoup d'adresse & même de dignité.

M. Shéridan. — Mon intention n'est pas d'examiner la conduite & les détails de la campagne, encore moins entamerai-je la haute discussion de la guerre ou de la paix. Ce sont là de graves & importantes questions qu'il faut réserver à un tems où les esprits, plus calmes, pourront les envisager avec la fermeté convenable. Je me borne donc à examiner si notre position & celle de nos alliés ne sont pas tellement changées, qu'il nous convienne d'appeler sur cet objet l'attention de la chambre réunie, & si, dans la crise où nous nous trouvons, il est à propos que les membres se retirent vers leurs commettans, sans prendre en considération la conduite des ministres; si nous devons laisser la direction de la guerre & de la paix entre les mains de ces mêmes ministres, dont les espérances ont si souvent été illusives, les prophéties

si habituellement mensongères, sans faire du moins un effort pour avertir S. M. de la situation la plus critique peut-être qui se soit jamais présentée dans le cours de notre histoire.

Quand cette matière fut soumise aux réflexions de la chambre, on nous dit que nos ressources étoient intactes; que l'ennemi n'étoit pas en état de soutenir plus long-tems la guerre. Les ministres, dans cette sage, dans cette politique pièce: la lettre de milord Grenville; déclarèrent que le rétablissement de la maison Bourbon pouvoit seule satisfaire le gouvernement anglais. On exigea, comme une condition *sine quâ non*, pour traiter avec Bonaparte, que ce général reconnût les droits de la dynastie des Bourbons à la couronne de France. D'ailleurs, disoit-on, nous devons attendre que le caractère et les vues de Bonaparte nous fussent mieux connus. Nous n'avions pas sur ce point assez d'expérience, & il nous manquoit l'évidence des faits.

On s'appuyoit avec confiance sur le secours que nous devions tirer de notre magnanime allié l'empereur de Russie. Et lorsqu'on demanda ce que nous ferions dans le cas où il rappelleroit ses troupes, on répondit que l'électeur de Bavière pourroit en fournir à-peu-près le même nombre à la cause commune; qu'ainsi cet événement ne changeroit rien à la probabilité du succès.

On nous disoit que la reprise d'une grande partie de l'Italie, par les Autrichiens, étoit un gage assuré de la conquête prochaine qu'ils alloient faire du territoire qui demeureroit encore sous la domination des Français. Ici, comme dans tout le reste, l'expérience nous a cruellement trompés. On nous faisoit sur-tout l'exposé mystérieux des espérances des royalistes de France. On nous vantoit le courage renaissant de ce parti. Les royalistes avoient trouvé des alliés parmi les jacobins & les républicains modérés qu'indignoit l'usurpation de Bonaparte; toute la France alloit être une scène de mécontentement, de désordre, de tumulte & d'insurrection. La France est restée tranquille & ce semble assez heureuse. L'expérience & l'évidence des faits prouvent encore ici combien nos prophètes s'étoient abusés; & la nature humaine, sur laquelle le ministre avoit si fort compté, a paru révoltée du vil & barbare projet de livrer au glaive de l'insurrection & de la guerre civile plus de trente millions d'hommes.

Et ce sont là les ministres en qui la chambre pourroit encore se confier! Elle pourroit estimer encore un ministre qui a prouvé qu'il ne sait apprécier ni l'opinion publique de l'Europe, ni la vraie situation de la France, ni les sentimens

de ses habitans, ni les ressources de son gouvernement, ni le nombre, ni les dispositions, ni les forces de ses armées; qui ne paroît pas mieux avoir connu les ressources de nos alliés, & qui, pendant que l'un d'eux nous retire son appui, nous amuse d'un prétendu traité dont bientôt il n'est plus question. Quant à moi, je soutiens qu'un pareil ministre manque de toute prudence comme politique, & de toute sagacité comme homme d'état. Je déclare qu'il ne peut ni conduire la guerre avec succès, ni faire la paix avec honneur.

Et pourtant, quoiqu'il ait échoué dans tous ses calculs, il lui reste, pour continuer la guerre, un motif personnel & particulier. Chacun peut se rappeler que, lorsque le caractère de Bonaparte fut ici le sujet d'une discussion, l'honorable membre descendit aux injures les plus basses, aux plus ignobles outrages. Le ministre n'ajouta rien à la considération qu'il mérite en se permettant de traiter avec cette grossièreté un homme véritablement grand; mais, quoi que l'on puisse penser de sa conduite en cette occasion, il est naturel de supposer qu'il sera embarrassé pour traiter avec un personnage sur lequel il s'est exprimé d'une façon aussi contraire à la mesure d'un politique, qu'aux manières d'un homme bien élevé. Son amour-propre l'engagera à prolonger la guerre, & la nécessité seule pourra le déterminer à changer d'opinion.

On ne me saura pas mauvais gré de m'arrêter ici sur le caractère & la conduite de Bonaparte, dont il a tant été parlé dans nos précédentes discussions, & je demande à tout homme de bonne foi qui m'écoute, si toutes les actions, toutes les mesures de cet homme extraordinaire, depuis qu'il est revêtu en France du pouvoir suprême, ne sont pas propres à placer son caractère auguste au plus haut rang dans les annales de l'humanité, de la sagesse & de la vertu.

Quelle opinion doit-on avoir en France d'un ministre qui, il y a trois mois, déclamoit si hautement contre ce général? C'étoit un athée, nous disoit-on, il insultoit à la religion de l'Europe; c'étoit un ravageur; en courage, en talens militaires, il étoit inférieur à Suwarow; nos matelots mêmes, aux murs de Saint-Jean-d'Acre, avoient souri de son ignorance dans l'art de la guerre.

Eh bien! cet athée, il a protégé la religion; ce perfide aventurier a fidelement observé la foi des traités; les sciences & les arts ont trouvé protection & encouragement sous l'autorité de ce brigand; cet usurpateur si féroce, a eu pitié des misères humaines, il a soulagé l'infortune, & la victoire a couronné les troupes françaises, guidées par cet apprentif dans l'art des combats.

Ce n'est pas sans étonnement, je l'avoue, que je me rappelle la manière dont ce général fut traité dans cette enceinte. J'eusse attendu d'un membre du parlement d'Angleterre plus de candeur & plus de dignité; mais cette malheureuse guerre nous a rendus sourds à ces sentimens héroïques qui, jadis, entretenoient parmi nous un esprit loyal & martial. Le général français a prouvé qu'il étoit digne des honneurs dâs aux héros. Jamais, depuis les jours d'Annibal & de Rome, de plus brillans événemens n'ont dû être suivis de plus importantes conséquences. J'aurois cru inutile de parler si longuement de Bonaparte, si toutes ses démarches n'étoient remarquables par une rare modération, par une humanité singulière, & par des talens supérieurs à toute concurrence.

Quant à la paix, je vais le dire, c'est le comble & la preuve

de notre infortune que le peuple n'ait point assez d'énergie pour exprimer sa véritable opinion, sur-tout dans un moment où il est essentiel de la connoître. Cependant à peine se trouve-t-il un homme instruit de nos désastres qui n'ait éprouvé à cette nouvelle un sentiment de joie, dans l'espoir que ces événemens contribueront à la pacification. Les amis même du gouvernement, & les hommes à argent, observent que les fonds ont monté par suite de l'opinion généralement répandue que les ministres, après tant de preuves de l'extravagance de leurs vues, écouteront enfin la voix de l'humanité, & useront de leur influence pour terminer cette longue scène de malheurs & de carnage.

Je propose donc que la chambre soit invitée à se réunir d'aujourd'hui en 15 jours.

M. Pitt. — Les raisonnemens de l'honorable membre sont uniquement fondés sur les nouvelles récemment arrivées de France, & qui lui paroissent assez authentiques pour qu'il nous faille en conséquence changer sur-le-champ de système, & abandonner la conduite que nous suivons depuis près de huit années. Il me paroîtroit étrange que la chambre, sur de pareilles notions, crût devoir prendre des mesures préévitées dans une affaire d'où dépendent & notre sûreté & la tranquillité de l'Europe. Et c'est sur ces informations incomplètes qu'on invite la chambre des communes à faire une démarche auprès du pouvoir exécutif, à exercer un droit dont elle ne doit faire usage qu'avec la plus mûre réflexion & dans les cas les plus urgens. Présenter une semblable proposition, c'est dire à la chambre: Vous ne connoissez ni les pertes de votre allié, ni les avantages de votre ennemi; cependant, je vous conseille de prendre des mesures qui acheveront la ruine de cet allié, & rendront cet ennemi invincible. Tel n'a pas été jusqu'à présent l'esprit du parlement; tels ne furent pas les sentimens & la conduite qui, dans de plus grands désastres, nous firent triompher des périls qui nous menaçoient, & nous dictèrent des mesures propres à sauver & nous & le reste de l'Europe.

Dans la récapitulation curieuse que l'honorable membre a jugé à-propos de faire des motifs qui nous ont décidés à la continuation de la guerre, il a omis les raisons principales. Notre véritable & essentiel argument se réduisoit à ceci, y a-t-il quelque probabilité que, par nos propres efforts & le concours de nos alliés, nous puissions parvenir à une position assez sûre pour que la paix soit préférable à la guerre? A ce seul point se rapportent tous les raisonnemens dont on a fait la critique. Si les événemens ont trompé nos calculs, il ne s'en suit pas que nos espérances fussent mal fondées. La préopinant a travesti des inductions en promesses. Mais le gouvernement a-t-il promis que les Autrichiens seroient constamment vainqueurs? a-t-il dit qu'il n'arriveroit aucun échec résultant même d'événemens que toute la prudence n'eût pu prévoir: Non, sans contredit; mais, sans contredit aussi, personne ne s'est déterminé à continuer la guerre, sans se résoudre à en subir les chances avec courage & fermeté. Si nos alliés échouent dans leurs plans, si quelques-uns manquent aux efforts que nous en attendions, du moins ne nous manquons pas à nous-mêmes, quelle qu'ait pu être la conduite des autres dans des circonstances qui nous sont encore si imparfaitement connues. S'il nous faut négocier, attendons, pour le faire, que nous connoissions la situation de nos alliés & celle de nos ennemis; nous trouverons, il y a lieu de le croire, que les avantages de ceux-ci ont été achetés plus cherement qu'on ne le dit. Nous ignorons encore quelle

sont les ressources de nos alliés, & s'il ne leur reste pas quelque moyen de réparer les pertes que leur a pu faire essayer une audacieuse, une imprévue & aventureuse entreprise.

Ce n'est ici, d'ailleurs, ni le tems, ni le lieu d'une discussion au moins prématurée; & nous ne devons pas nous presser de faire une démarche qui, en nous entraînant à une négociation séparée, donneroit à l'ennemi tout l'avantage des conditions. Quelles qu'aient été les vicissitudes de la fortune, la chambre s'honore d'être restée ferme & calme; & jamais ni les artifices des jacobins, ni leurs feintes alarmes ne nous ont poussés à des mesures qui ne conviennent pas plus à notre dignité qu'à nos intérêts. Soit que nous devions un jour faire une paix déterminée par les conjectures, soit que nous devions continuer à soutenir la cause commune avec la participation des Autrichiens, ou que nous soyons réduits à défendre notre honneur & nos droits par nos propres forces, il seroit, dans chacune de ces suppositions, imprudent d'adopter, sans fondemens ultérieurs, la proposition que le préopinant vous a faite.

M. Jones a parlé dans le même sens que M. Shéridan.

Ce dernier a repris la parole. Mon projet, a-t-il dit, n'est pas de fatiguer la chambre par de longues observations; j'en ai dit assez pour convaincre tous ceux qui m'entendent de la convenance de ma motion. Mais je me vois obligé de relever quelques expressions échappées à l'honorable membre qui l'a combattue. Il m'a reproché d'avoir manqué de modération: cela n'est pas impossible, & il doit avouer qu'il ne m'a pas donné l'exemple de la réserve. Lui-même ne m'a jamais paru si hors de mesure, & probablement son émotion a nuï à son intelligence; car il nous a présenté aussi peu d'idées que s'il avoit battu du tambour ou sonné de la trompette. Nous avons eu force mots & belles phrases; mais de raisons, aucune.

Le ministre, pour excuser sa conduite, assure qu'il ne nous avoit rien promis. Nous sommes, dit-il, des ministres sages: nous avons pris, pour le bien de notre pays, les mesures les mieux calculées: la fortune seule a trompé notre attente. Mais lorsque j'ai fait voir que toutes les mesures étoient fausses, que tous ces raisonnemens étoient absurdes, quelle pitoyable excuse n'est-ce pas que de venir dire qu'on ne nous a rien promis? Lorsque celui que le ministre nous vantoit comme un allié précieux & magnanime, a abandonné notre cause, & est sur le point de nous déclarer la guerre; lorsque les troupes qui devoient si bien remplacer les Russes sont presque taillées en pièces, & que les possessions de leur prince sont au pouvoir de l'ennemi; lorsque les armées françaises, qu'il nous peignoit comme complètement désorganisées & impossible à recruter, triomphent sur tous les points, & présentent à l'Europe l'aspect le plus formidable; lorsque les Autrichiens, dont il nous vanta les trophés, dont il nous prédit les succès & dont il nous garantit l'affection, chassés de l'Italie; tremblent pour leur capitale, refusent de faire un traité avec nous, & probablement négocient en ce moment avec les Français; lorsque les royalistes qui, suivant lui, suffisoient à eux seuls pour rétablir en France la royauté, sont tous réconciliés avec le gouvernement républicain; lorsque ce personnage qu'il traitoit avec tant de mépris, auquel il prodigua tant d'injures, s'est couvert d'une splendeur sans exemple, & qu'il a donné des preuves de presque tous les genres de per-

fection, l'honorable membre nous ose dire, par une puéile & misérable évasion, qu'il ne nous avoit rien promis!

J'ai cru de mon devoir de proposer que les membres de la chambre fussent invités, avant leur départ, à se réunir pour pouvoir se former une opinion sur l'état actuel des choses; ma motion n'a d'autre objet, & l'on ne peut faire d'imputation plus fautive que de me supposer le projet de semer ici la crainte, ou d'encourager l'ennemi. Je n'ai point désespéré de notre salut, & je suis prêt à verser la dernière goutte de mon sang plutôt que de voir mon pays se déshonorer ou compromettre son indépendance; mais il seroit imparadmissible à un ministre d'oser proroger le parlement dans des conjonctures où chaque jour peut amener des événemens qui intéressent l'existence de l'état. Je me flatte qu'il ne pensera point à cette prorogation, & je m'étonne, je l'avoue, qu'il trouve des objections à faire à l'appel de la chambre.

La chambre s'étant partagée, il y a eu pour la motion 27, contre 124. Majorité, 97.

RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE.

De Berne, le 28 juin (9 messidor).

L'arrestation du citoyen Mousson, secrétaire-général de la commission exécutive, a étonné beaucoup de personnes. Ce qui a donné lieu à cette mesure, c'est que Laharpe a envoyé, ces jours passés, au grand conseil, une lettre signée *Mousson* & adressée au citoyen Jenner, ministre plénipotentiaire à Paris. Dans cette lettre, conçue en langage mystique, il est parlé de sommes employées à payer, en faveur de je ne sais quel projet contre-révolutionnaire, des agents de l'Autriche avec lesquels on seroit en relations, &c. Cette pièce est un faux acte, fait pour perdre le citoyen Mousson; mais les intrigans qui se sont servi d'un aussi misérable stratagème en seront vraisemblablement les dupes.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

ARMÉE DU RHIN.

Copie de la lettre du général en chef, au ministre de la guerre.

Augsbourg, le 10 messidor.

L'ennemi a voulu, citoyen ministre, nous empêcher de déboucher par le Rhin, & avoir réuni son armée à Neubourg. Comme dans sa retraite il avoit une marche sur nous, & que nous avions trois défilés à passer, la Vernitz, le Danube & le Lech, dont le raccommodage du pont a exigé près de douze heures, le mouvement général a été retardé: cependant le corps du général Lecourbe a pu passer le 7 au soir; le 8 il s'est porté en Bavière, la division du général Gudin sur Poëmet, & celle du général Montrichard sur Neubourg.

Cette dernière a trouvé, à Oberhausen, un corps ennemi très-considérable, commandé par M. de Kray en personne, & a commencé un combat très-vif. Le général Lecourbe y est accouru au moment où nos troupes étoient forcées de céder à des forces triples, & a soutenu le combat jusqu'à l'arrivée de la brigade du général Granjean, qui passa le Lech, & se porta avec une grande rapidité au soutien de la division Montrichard, qui se maintenoit encore par sa grande valeur.

Un bataillon de la 14^e. légère, deux de la 46^e. de ligne, & deux de la 57^e. ont abordé l'ennemi avec une intrépidité dont on trouve peu d'exemples; l'ennemi a été culbuté malgré ses forces considérables & a exécuté pendant la nuit sa retraite sur Ingolstadt par les deux rives du Danube après avoir brûlé le pont de Neubourg.

Le brave chef de la 46^e.; Forti, & le premier grenadier de la république, Latour-d'Auvergne, qui combattoient dans les rangs de la première compagnie de ce corps, ont été tués, ainsi que deux autres capitaines. Toutes les troupes ont fait des prodiges. Les 84^e. , 57^e. & 109, & un bataillon de la 10^e. légère, formant la division Montrichard, ont soutenu l'effort de presque toute l'armée ennemie jusqu'à l'arrivée des renforts. Les généraux autrichiens disoient à Neubourg, en se retirant: « Cette armée est invincible; les Français ne se sont jamais si bien battus ». Il y a eu également quelques charges de cavalerie des 4^e. & 9^e. de hussards, 11^e. de chasseurs

& des traits particuliers de bravoure, dont le chef de l'état-major vous rendra compte. Vous recevrez aussi incessamment, citoyen ministre, des détails intéressans sur nos marches & nos combats à Neuresheim, à Nordlingen, & sur les tentatives faites par l'ennemi pour nous amener à des négociations d'armistice, prétextées sur les conventions faites entre les armées d'Italie, & qui lui auroient donné le tems de s'établir en Bavière.

Je l'avois prévu, & déjà le général Decaen s'étoit rendu, à marche forcée, avec sa division, sur Munich, où il est entré ce matin.

Salut & fraternité.

Signé, MOREAU.

Copie de la lettre du général de division, chef de l'état-major-général de l'armée du Rhin, au ministre de la guerre.

Au quartier-général à Augsbourg, le 11 messidor.

Dans le combat extrêmement vif qui a eu lieu, le 9, sur les hauteurs en avant de Neubourg, & dont j'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment le détail, le brave Latour-d'Auvergne a été tué.

Nous avons ressenti vivement cette perte; pas un soldat qui n'ait versé des larmes, lorsque ses restes, enveloppés de feuilles de chêne & de lauriers, ont été déposés au lieu où il avoit reçu la mort. C'est là qu'un grenadier, retournant son corps, a dit : *Il faut le placer ainsi, faisant toujours face à l'ennemi.*

La mémoire de ce digne guerrier qui nous a laissés de si grands exemples, vivra long-tems dans le cœur des soldats français.

J'ai l'honneur de vous adresser une copie de l'ordre général de l'armée, du 12 messidor.

Signé, DESSOLLES.

Extrait de l'ordre général de l'armée du Rhin.

Augsbourg, le 12 messidor, an 8.

Mes camarades, le brave Latour-d'Auvergne a trouvé une mort glorieuse dans le combat livré le 9 messidor sur les hauteurs de Neubourg.

Le premier grenadier de la république est tombé percé d'un coup de lance au cœur. Ses yeux mourans ont vu fuir l'ennemi; il a expiré satisfait. Les soldats à la tête desquels il combattoit si souvent, lui doivent un témoignage solennel de regret & d'admiration; en conséquence le général en chef ordonne :

1°. Les tambours des compagnies de grenadiers des toute l'armée seront, pendant trois jours, voilés d'un crêpe noir.

2°. Le nom de Latour-d'Auvergne sera conservé à la tête du contrôle de la compagnie de la 46°. demi-brigade, où il avoit choisi son rang. Sa place ne sera pas remplie, & l'effectif de cette compagnie ne sera plus dorénavant que de 82 hommes.

3°. Il sera élevé un monument sur la hauteur en arrière d'Oberhausen, au lieu même où Latour-d'Auvergne a été tué. Les restes du chef de brigade Forti, commandant la 46°. , & qui a reçu la mort à ses côtés, après avoir fait des prodiges de valeur, y seront aussi déposés.

4°. Ce monument, consacré aux vertus & au courage, sera mis sous la sauve-garde des braves de tous les pays.

Signé, DESSOLLES.

De PARIS, le 17 messidor.

Toutes les lettres de Lyon sont pleines de détails du séjour du premier consul en cette ville. Elles s'accordent sur les sentimens d'admiration & de reconnaissance que lui a témoignés cette immense cité, qui, la première, lorsqu'il revint d'Egypte, lui porta les vœux de la France entière. Il a posé la première pierre de la place de Bellecour aux cris de *vive Bonaparte ! honneur à celui qui réédifie !* Le préfet lui a adressé un discours relatif à la circonstance.

On a déposé dans la pierre une boîte de plomb, renfermant une médaille en bronze, qui avoit été frappée dans la nuit. Le consul a pris la parole & a dit :

« Administrateurs, magistrats, peuple, jusqu'ici on ne vous a donné que des espérances, dans peu vous aurez des réalités. La paix, seul but de mes travaux, fera disparaître les ruines de votre ville, rétablira vos vingt mille ateliers, & ramènera l'abondance au milieu de vous ! »

Bonaparte a passé ensuite en revue les troupes rangées en bataille : il a distingué la 15°. demi-brigade d'infanterie légère; il lui a rappelé qu'elle avoit passé avec honneur le Tagliamento en face de l'ennemi; il a appelé par leurs noms plusieurs officiers & soldats, leur a dit « qu'il avoit tout fait pour avoir une paix honorable; mais que si l'ennemi rendoit nécessaire une campagne d'automne, il leur feroit repasser le Tagliamento, & les ramèneroit aux portes de Vienne ».

Il a dîné chez le préfet avec les autorités & plusieurs citoyens distingués par leurs talens & leur vertu; le père du général Joubert étoit du nombre. Lorsque le préfet présenta au consul ce magistrat vénérable, il parut extrêmement attendri, & dit : *Joubert, Desaix, voilà deux grandes pertes !* Le citoyen Chinard, artiste distingué, membre associé de l'institut, demanda à cette occasion & obtint du premier consul, la permission de sculpter en marbre le buste du général Desaix pour la galerie des Tuileries.

Le premier consul a quitté Lyon, escorté de plusieurs généraux & officiers du corps des hussards volontaires, qui ont été constamment de garde auprès de lui, & l'ont accompagné jusqu'à la première poste. L'enthousiasme a été à son comble à Lyon dans cette grande circonstance. Toute la ville a été illuminée les 9 & 10.

Le préfet a pris un arrêté d'après lequel, en conséquence de l'agrément qui a été donné par le premier consul, la place de Bellecour portera désormais le nom de *Bonaparte*.

— Par arrêté du premier consul, du 14 messidor, l'ordonnateur Dubreton est nommé ordonnateur de la 17°. division. L'ordonnateur Lefebvre se rendra à l'armée d'Italie. Il sera attaché à l'administration du Piémont, & spécialement chargé de l'approvisionnement des places fortes.

— Le ministre de l'intérieur a choisi pour économiste du collège de Saint-Cyr, le citoyen Breton, ancien principal de l'école militaire de Brienne.

— Les citoyens Courmé & Lepage, secrétaires de la commission des prévenus d'émigration, viennent d'être arrêtés par ordre du ministre de la police.

— On répète en ce moment, au théâtre de la république, une nouvelle pièce de Collin d'Harleville : on croit qu'elle sera jouée dans un mois.

— Le citoyen Garnerin prépare un aérostat de 78 pieds de hauteur sur 48 de diamètre. Il représentera un temple soutenu par des colonnes, entre lesquelles seront placées les statues des principaux dieux de la fable. Cet édifice aérien est construit en l'honneur du premier consul.

Bourse du 17 messidor.

Rente provisoire, 21 fr. 38 c. — Tiers consol., 31 fr. 38 c. — Bons $\frac{2}{3}$, 1 fr. 52 c. — Bons d'arrérage, 87 fr. 50 c. — Bons pour l'an 8, 82 fr. 63 cent. — Syndicat, 69 fr. 50 cent. — Coupures, 66 fr. 50 cent.

Voyage de Dimo et Nicolo Stephanopoli en Grèce, pendant les années 1797 & 1798, d'après deux missions, dont l'une du gouvernement français, & l'autre du général en chef Bonaparte, rédigé par un des professeurs du Prytanée, avec figures, plans & vues levés sur les lieux; 2 vol. Prix, 7 fr. 50 cent., & 10 fr. franc de port. A Paris, chez Moutardier, quai des Augustins, n°. 28.